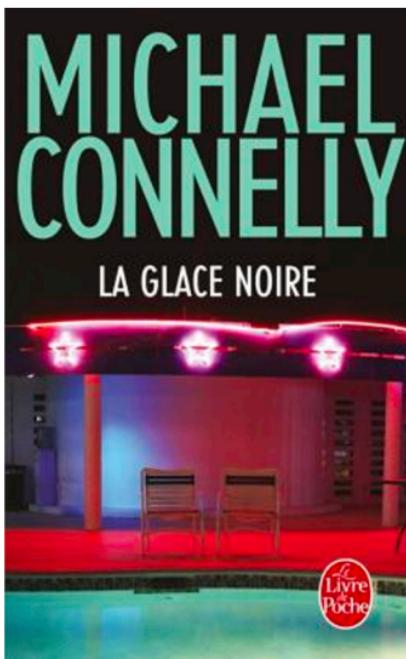


MICHAEL CONNELLY

Le Livre de Poche

La Glace noire

ROMAN TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR JEAN ESCH



Le Livre de Poche remercie les éditions CALMANN-LÉVY pour
la parution de cet extrait

Titre original :

BLACK ICE

Publié par Little, Brown and Company, Inc., New York.

© Hieronymus, Inc., 1993.

© Calmann-Lévy, 2015, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-253-18435-5 – 1^{re} publication LGF

Préface

C'est l'une des histoires les plus intéressantes de ma carrière de journaliste. Je couvrais les crimes pour le Los Angeles Times et celui-là m'avait conduit au Mexique. Le LAPD avait en effet une Foreign Prosecution Unit composée d'inspecteurs qui travaillaient dans des pays où il était impossible d'extrader des suspects vers les États-Unis.

Et le Mexique était de ceux-là. La peine de mort y étant interdite, on n'y permettait pas qu'un Mexicain accusé de meurtre à Los Angeles y soit renvoyé, parce qu'il y aurait risqué la peine capitale. Mais cela n'empêchait pas le Mexique de poursuivre ses citoyens pour des meurtres commis à Los Angeles.

J'enquêtais et écrivais un article sur cet arrangement inhabituel lorsqu'un inspecteur de cette Foreign Prosecution Unit m'appela un jour pour m'informer que son collègue et lui se rendraient au Mexique afin d'y démêler une affaire. Il me demanda si j'avais envie de les accompagner et d'observer ce qui se passerait lorsqu'ils procéderaient à l'arrestation et déposeraient

leur dossier d'enquête sur cet individu soupçonné de meurtre et de viol.

La réponse allait de soi. Bien sûr que j'avais envie d'y aller ! Destination finale : Mexicali, une grande ville juste de l'autre côté de la frontière, à environ quatre heures de route de Los Angeles. J'observai et notai dans le détail la manière dont mes inspecteurs du LAPD remirent leurs armes à la frontière avant de passer au Mexique. Les fédérales – la police locale – nous firent attendre le temps de rechercher le suspect. Nous allâmes voir une corrida, nous fîmes astiquer nos chaussures et dînâmes dans un restaurant chinois. Le suspect enfin arrêté, nous nous rendîmes au tribunal pour l'accuser du viol et de l'assassinat d'une fillette quelques années plus tôt. Nous rencontrâmes le procureur qui accepta les documents et les éléments de preuve préparés par le LAPD, puis nous refîmes le long trajet du retour jusqu'à Los Angeles.

Plus tard, l'individu fut reconnu coupable et condamné à une peine de prison dans son pays. L'affaire était close, mais ce voyage me restait en mémoire. Mon premier roman était sur le point d'être publié. Il parlait d'un inspecteur du LAPD, un certain Harry Bosch. Mon éditeur voulait un deuxième roman avec ce héros et je n'arrêtais pas de repenser à cette petite virée au Mexique.

On dit toujours qu'il faut écrire sur ce qu'on connaît. Ce conseil me tenant à cœur, je pris pour sujet une affaire qui conduit Harry Bosch à Mexicali. Il rend son arme à la frontière et assiste à une corrida. J'ai- mais bien la métaphore du combat de taureaux. Au

Mexique, on parle de « l'art de la cape ». Le toréro s'en sert pour tromper l'animal et ainsi éviter la mort. Pour moi, c'était ce qu'incarnait Harry dans cette histoire – à tel point même qu'à un moment donné je songeai à intituler ce livre L'Art de la cape. Mais ça n'aurait sans doute pas été un titre génial. Je finis par choisir La Glace noire parce que c'est aussi une métaphore. La glace noire, le verglas, est quelque chose dont il faut toujours se méfier sur la route de la vie. Rouler sur une plaque, c'est glisser et perdre le contrôle. Et dans cette histoire, Harry ne saurait trop se méfier du verglas.

Michael Connelly

La fumée montait de Cahuenga Pass et s’aplatissait sous une couche d’air froid en mouvement. Vue de l’endroit où se trouvait Harry Bosch, elle ressemblait à une enclume grise s’élevant du fond du canyon. Un soleil de fin de journée teintait de reflets roses la grisaille de son point culminant et s’enfonçait dans le noir vers sa base ; un feu de broussailles remontait la colline sur le côté gauche de la fissure. Bosch régla son scanner sur la fréquence des services d’intervention du comté de Los Angeles et entendit les capitaines des détachements de pompiers informer le poste de commandement que neuf maisons avaient déjà été détruites dans une rue, celles de la rue voisine se trouvant maintenant sur le chemin des flammes. Le feu progressait vers les collines dégagées de Griffith Park et risquait de faire rage pendant des heures entières avant d’être enfin maîtrisé. Harry perçut du découragement dans les voix des pompiers que lui transmettait le scanner.

Il regarda l’escadrille des hélicoptères ; semblables à des libellules à cette distance, ils zigzaguaient entre

les nuages de fumée avant de larguer des tonnes d'eau et de retardateur de couleur rose sur les maisons et les arbres en feu. Cela lui rappela les offensives aériennes au Vietnam. Le bruit. La danse hésitante des appareils surchargés. Des masses d'eau traversaient des toits en feu, de la vapeur s'élevant aussitôt dans le ciel.

Il détourna la tête pour scruter les buissons secs qui tapissaient la colline et entouraient les pylônes soutenant sa maison accrochée à flanc de coteau, sur la rive ouest du canyon. Il aperçut les pâquerettes et les fleurs des champs qui ornaient le chaparal en contrebas, mais ne vit pas trace du coyote qui, depuis quelques semaines, chassait dans l'arroyo. Plusieurs fois, il avait jeté des morceaux de poulet au pilleur de poubelles, mais celui-ci n'acceptait jamais de nourriture quand il se sentait épié. C'était seulement lorsque Bosch quittait la véranda pour rentrer dans la maison que l'animal s'avançait à pas feutrés afin de s'emparer des offrandes. Harry l'avait baptisé Timido. Parfois, en pleine nuit, il entendait ses hurlements résonner au fond du canyon.

Il reporta son attention sur le feu juste au moment où se produisait une violente explosion, une boule de fumée noire concentrée grimpant en spirale à l'intérieur de l'enclume grise. Des éclats de voix se firent entendre dans le scanner, puis un chef de brigade de pompiers annonça que la bouteille de propane d'un barbecue avait pris feu.

Harry regarda la fumée plus sombre se fondre à l'intérieur du vaste nuage gris, puis repassa sur la

fréquence réservée au LAPD¹. Ce soir-là, il était de garde. Il écouta pendant trente secondes : uniquement des appels de routine en provenance des voitures de patrouille. Une nuit de Noël bien paisible à Hollywood, apparemment.

Il jeta un regard à sa montre et rentra dans la maison en emportant le scanner. Il sortit le plat du four et fit glisser son repas de Noël, du blanc de dinde rôtie, dans une assiette. Il ôta ensuite le couvercle d'un bol rempli de riz et de petits pois à la vapeur et en versa une large portion sur sa dinde. Puis il alla déposer son repas sur la table de la salle à manger où l'attendait un verre de vin rouge, à côté des trois cartes postales qui étaient arrivées dans la semaine, mais qu'il n'avait pas encore décachetées. Le lecteur de disques compacts diffusait une version de *Song of the Underground Railroad* par Coltrane.

En dinant, il ouvrit ses cartes et les parcourut rapidement en songeant à leurs expéditeurs. C'était le rituel d'un homme seul, il le savait, mais il s'en fichait. Des Noël de ce genre, il en avait passé beaucoup.

La première carte provenait d'un ancien collègue qui avait pris sa retraite à Ensenada grâce à l'argent que lui avaient rapporté un livre et le cinéma. Elle ressemblait à toutes les cartes d'Anderson : *Quand est-ce que tu descends me voir, Harry ?* La seconde venait également du Mexique et lui avait été envoyée par le guide avec lequel il avait passé six semaines à pêcher et à apprendre l'espagnol l'été précédent à Bahia San

1. Los Angeles Police Department.

Felipe. A l'époque, il se remettait d'une blessure par balle à l'épaule. Le soleil et l'air marin l'avaient aidé à se rétablir. Dans sa carte de vœux, rédigée en espagnol, Jorge Barrera l'invitait, lui aussi, à revenir le voir.

La dernière carte, il l'ouvrit lentement, avec soin, sachant de qui elle émanait avant même de voir la signature : elle portait le cachet de la poste de Tehachapi. Une Nativité était reproduite à la main sur une feuille de papier blanc cassé provenant de l'usine de recyclage de la prison, et la peinture avait légèrement bavé. Cette missive lui avait été envoyée par une femme avec laquelle il avait couché une seule fois, mais à laquelle il avait pensé bien plus de nuits qu'il ne pouvait s'en souvenir. Elle aussi voulait qu'il vienne la voir. Mais l'un et l'autre savaient qu'il ne le ferait jamais.

Il but une gorgée de vin et alluma une cigarette. Coltrane lui offrait maintenant une version de *Spiritual* enregistrée en public au Village Vanguard de New York à l'époque où Harry n'était encore qu'un enfant. Soudain, le scanner, qui continuait à émettre en sourdine sur une table à côté de la télévision, attira son attention. Cela faisait si longtemps que la radio de la police servait de fond sonore à son existence qu'il pouvait en ignorer les bavardages, se concentrer sur le son d'un saxo, et repérer malgré tout les mots et les codes inhabituels. En l'occurrence, il entendit une voix qui disait :

« 1-K-12, Staff 2 réclame position... »

Il se leva et s'approcha du scanner comme si le seul fait de regarder l'appareil pouvait l'aider à éclaircir ce

message. Il attendit la réponse pendant dix secondes... puis vingt.

« Staff 2, position demandée : le motel Hideaway, au sud de Western et Franklin. Chambre 7. Hé ! Staff 2 devrait apporter un masque à gaz... »

Il attendit la suite, mais en vain. L'emplacement en question, l'intersection de Western et de Franklin, se trouvait sur le territoire de la brigade de Hollywood. Le code 1-K-12 désignait un inspecteur de la Criminelle du quartier général de Parker Center, la RHD, la brigade des vols et homicides, et Staff 2 un chef de la police adjoint. Il n'y avait que trois chefs adjoints dans le département, et Bosch ignorait lequel était Staff 2. Mais cela n'avait pas d'importance. La question était claire : qu'est-ce qui pouvait bien faire sortir de chez lui un des plus hauts gradés du département un soir de Noël ?

Une seconde question le tracassa bientôt. Si la RHD était déjà sur le coup, pourquoi est-ce que lui, qui était de garde à la brigade de Hollywood, n'avait pas été prévenu le premier ? Il gagna la cuisine, balança son assiette dans l'évier, appela le poste de police de Wilcox et demanda à parler à l'officier de garde. Un certain lieutenant Kleinman décrocha. Bosch ne le connaissait pas. C'était un nouveau qui venait de la brigade de Foothill.

— Que se passe-t-il ? lui lança Bosch. Je viens d'apprendre qu'on a découvert un cadavre au coin de Western et Franklin et personne ne m'en a averti. C'est bizarre, étant donné que c'est moi qui suis de garde cette nuit !

— Vous en faites pas, lui répondit Kleinman. Les « chapeaux » ont pris l'affaire en main.

Kleinman appartenait certainement à la vieille école, pensa Bosch. Il n'avait pas entendu cette expression de « chapeaux » depuis une éternité. Dans les années 40, les membres de la RHD portaient des chapeaux ronds en paille. Dans les années 50, c'étaient des feutres gris. Par la suite, les chapeaux étaient passés de mode (aujourd'hui, les policiers en tenue surnommaient les inspecteurs de la RHD les « costards » et non plus les « chapeaux »), mais pas les flics de la section spéciale de la Criminelle. Eux continuaient à se prendre pour l'élite, le nombril du monde. Bosch avait toujours détesté leur arrogance, même quand il faisait partie des élus. C'était un des avantages qu'il y avait à travailler à Hollywood, le dépotoir de la ville. Ici, personne ne se donnait de grands airs. C'était seulement du travail de police qu'on faisait.

— C'est quoi, cet appel ? demanda-t-il.

Kleinman hésita quelques secondes avant de répondre :

— On a trouvé un macchabée dans une chambre de motel de Franklin Street. Ça ressemble à un suicide. Mais la RHD va s'en occuper, enfin, je veux dire... ils s'en sont déjà occupés. C'est plus nos oignons. Ça vient d'en haut, Bosch.

Bosch ne dit rien. Il réfléchissait. La brigade des vols et homicides qui se mettait en branle pour un suicide un soir de Noël ? Ça ne voulait rien... Et soudain il comprit.

Calexico Moore.

— Ça remonte à quand ? reprit-il. Je les ai entendus dire à Staff 2 d'apporter un masque à gaz.

— C'est pas récent. De la vraie purée, à ce qu'il paraît. Le problème, c'est qu'il ne reste plus grand-chose de la tête. Apparemment, le type a tiré les deux cartouches de son fusil à pompe. C'est du moins ce que j'ai compris en écoutant la fréquence de la RHD...

Son scanner ne la captant pas, Bosch n'avait pas entendu les précédents appels radio. Les « costards » avaient sans doute changé de fréquence uniquement pour indiquer l'adresse au chauffeur de Staff 2. Sans cela, Bosch n'aurait appris la nouvelle que le lendemain matin en arrivant au poste. Cela le foutait en rogne, mais il parvint à conserver son calme. Il voulait soutirer le maximum de renseignements au dénommé Kleinman.

— C'est Moore, hein ?

— Ouais, on dirait bien. Y a son insigne sur le bureau dans la chambre. Avec son portefeuille. Mais, comme je disais, personne ne pourra identifier le corps en le voyant. Alors, rien n'est sûr.

— Comment l'a-t-on découvert ?

— Ecoutez, Bosch, j'ai beaucoup de boulot, vous savez ? Cette histoire ne nous concerne pas. La RHD s'en occupe.

— Erreur. Ça me concerne, moi. Vous auriez dû m'avertir immédiatement. Et donc, je veux savoir comment on a découvert le corps pour comprendre pourquoi je n'ai pas été prévenu.

— D'accord, Bosch, je vais vous dire comment ça s'est passé. On a reçu un coup de fil du proprio du

motel nous disant qu'il y avait un macchabée dans la salle de bains de la piaule numéro 7. On a envoyé une voiture et les gars nous ont rappelés pour nous dire que ça y était, ils avaient trouvé le cadavre. Mais ils ont rappelé par téléphone, pas par radio, parce qu'ils avaient vu l'insigne et le portefeuille sur le bureau, et ils savaient que c'était Moore. Ou pensaient que c'était lui. On verra bien. Bref, j'ai appelé le capitaine Grupa chez lui, et lui a appelé le chef adjoint. On a fait appel aux « chapeaux » et pas à vous. Voilà ce qui s'est passé. Alors, si vous voulez vous en prendre à quelqu'un, adressez-vous à Grupa ou au chef adjoint, pas à moi. Je n'y suis pour rien...

Bosch ne répondit pas. Il savait que le silence pouvait, parfois, inciter la personne à qui on voulait arracher un renseignement à entrouvrir sa hotte.

— Ça ne nous regarde plus maintenant, reprit effectivement Kleinman. Bon Dieu, y a déjà la télé et le *L. A. Times* sur place ! Le *Daily News* aussi. Ils s'imaginent que c'est le cadavre de Moore, comme tout le monde. Un sacré bordel. On aurait pu croire que l'incendie suffirait à les occuper. Mon cul. Ils sont tous à traîner dans Western Avenue, les uns derrière les autres. Va falloir que j'envoie une autre bagnole sur place pour contenir les journalistes. Croyez-moi, Bosch, vous devriez être heureux de rester en dehors du coup. C'est Noël, nom de Dieu !

Ça ne suffit pas à le convaincre. Il aurait dû être prévenu, et c'était à lui de décider d'alerter la RHD. Quelqu'un l'avait court-circuité, il n'arrivait pas à se calmer. Il salua le flic, raccrocha et alluma une

cigarette. Il récupéra son arme rangée dans le placard au-dessus de l'évier et la glissa dans la ceinture de son jean. Puis il enfila un veston beige par-dessus son pull vert kaki.

Dehors, il faisait déjà nuit et, à travers la porte vitrée coulissante, il aperçut le front du feu sur l'autre rive du canyon. Les flammes se détachaient vivement sur le fond noir de la colline. On aurait dit un grand sourire pervers qui s'élargissait vers la crête.

Dans l'obscurité, en contrebas de sa maison, il entendit le coyote hurler à la lune ou au feu. Ou bien pleurait-il sur lui-même, seul dans les ténèbres ?